



La question de la donation chez Jean-Luc Marion

Marie-Andrée Ricard

Volume 57, Number 1, février 2001

Face à la globalisation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401330ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401330ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, M.-A. (2001). La question de la donation chez Jean-Luc Marion. *Laval théologique et philosophique*, 57(1), 83–94. <https://doi.org/10.7202/401330ar>

LA QUESTION DE LA DONATION CHEZ JEAN-LUC MARION

Marie-Andrée Ricard

Faculté de philosophie
Université Laval, Québec

RÉSUMÉ : On tente ici de faire le point sur la question de savoir si la donation, au sens que lui prête Marion, entraîne une rechute de la phénoménologie dans la métaphysique, voire dans la théologie, ce dont il se défend. On se demande également si son projet fait avancer la phénoménologie.

ABSTRACT : We try here to see whether givenness, in the sense lent to it by Marion, leads phenomenology back into metaphysics, or even into theology, a view against which Marion defends himself. We inquire also whether his project advances phenomenology.

Dans *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*¹, Jean-Luc Marion se fait le porte-parole d'un tournant de la phénoménologie vers la donation. Désormais, la phénoménologie doit s'ouvrir au privilège de « [...] l'apparition de la chose même au sein de son apparence (sensible, perceptible, "subjective", etc.). L'étude de ce privilège constitue l'affaire propre de la phénoménologie, qui n'en admet pas d'autre » (ÉD 14). Ce privilège exclusif s'appuie sur une évidence, à savoir que tout nous est donné : « [...] de quelque manière et par quelque moyen que quelque chose puisse se rapporter à nous, absolument rien n'est, n'advient, ne nous apparaît ou ne nous affecte, qui ne s'accomplisse d'abord, toujours et obligatoirement sur le mode d'une donation » (ÉD 79). La donation précède même l'apparence de quelque chose : « Ce qui se montre, d'abord se donne — voici notre unique thème [...] » (ÉD 10).

On aurait pu s'attendre à ce que la proclamation de l'universalité du don et l'invitation à lui faire droit allaient rallier spontanément à la cause phénoménologique, tant il est vrai que, comme le constatait déjà Merleau-Ponty, c'est autour de l'injonction méthodologique d'un « retour aux choses mêmes » que se rencontrent les phénoménologies, en dépit de leurs divergences. S'en tenir à ce qui se montre pour en rendre compte, en s'abstenant de toute thèse sur l'être, voilà bien en effet ce qui met sur la voie de la phénoménologie depuis Husserl, son fondateur. Toutefois, cette proclamation de l'évidence de la donation a non seulement suscité des objections de

1. Jean-Luc MARION, *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation* (dorénavant : *ÉD*), Paris, PUF (coll. « Épiméthée »), 1997, 452 p.

taille, mais elle a aussi provoqué une polémique dont l'enjeu pourrait globalement s'énoncer comme suit : en voulant remonter à l'inconditionné de la donation, le projet de Marion ne s'expose-t-il pas à une rechute dans la métaphysique, voire dans la théologie, bien que s'annonçant sous le couvert de la neutralité phénoménologique² ? La donation peut-elle paradoxalement escamoter la « référence au donné³ » ? Mon objectif sera ici de faire le point sur ces questions critiques. Je m'attacherai particulièrement au point névralgique de toute pensée qui se réclame de la phénoménologie, la méthode de la réduction.

I. LA PHÉNOMÉNOLOGIE COMME PHILOSOPHIE PREMIÈRE OU DERNIÈRE

Commençons par examiner le titre, remarquablement suggestif. Pour parer au malentendu qu'il en irait de l'étant qui serait par ailleurs donné, Marion met uniment l'accent sur la notion de « donné » : *étant donné* dit seulement « le donné en tant que donné » (ÉD 7). Il entend de la sorte faire ressortir le caractère de donation de l'étant et engager la réflexion philosophique dans le sillage de la phénoménologie. Pourquoi la phénoménologie ? Si cette dernière, en tant que science des phénomènes, s'occupe de ce qui se montre ou, comme Husserl le dit encore, de ce qui se donne en personne et de ses modes de donation, alors la donation constitue aux yeux de Marion son affaire la plus propre, voire l'unique. La seule différence est que « [...] la donation reste à penser explicitement, au lieu que Husserl l'accomplisse sans la déterminer comme telle » (ÉD 42). La donation ne représente donc pas un thème parmi d'autres, mais plutôt l'élément même au sein duquel se déploie toujours déjà la phénoménologie⁴. Aussi, même si *Étant donné* est présenté comme un essai, il ne faut pas se méprendre sur la modestie contenue dans cette appellation, ni croire qu'il s'agit uniquement d'une description phénoménologique d'un objet particulier, en l'occurrence la donation, comparable à l'intersubjectivité, la perception, la facticité, etc. Non : porter l'impensé de la donation au centre de l'attention phénoménologique, cela signifie n'entreprendre rien de moins qu'une redéfinition de la phénoménologie elle-même. Cette redéfinition connaît deux étapes majeures.

1) La première consiste à fonder à nouveaux frais la phénoménologie. Dans cette visée, Marion procède à une réinterprétation de la réduction et il s'inscrit par là directement dans la lignée de la phénoménologie husserlienne. On sait en effet que Husserl a voulu fonder la phénoménologie sur une décision méthodologique, l'*épo-*

2. On sait que c'est l'accusation qu'a portée Dominique JANICAUD initialement dans son ouvrage *Le tournant phénoménologique de la phénoménologie française*, Combas, Éditions de l'éclat, 1991. Jean Grondin arrive à la même conclusion d'un point de vue herméneutique. Cf. J. GRONDIN, « La tension de la donation ultime et de la pensée herméneutique de l'application chez Jean-Luc Marion », *Dialogue*, XXXVIII (1999), p. 547-559.

3. L'expression est de Jocelyn BENOIST, « Qu'est-ce qui est donné ? La pensée et l'événement », *Archives de Philosophie*, 59 (1996), p. 630.

4. « Dès lors la donation devient moins une option phénoménologique parmi d'autres, que l'on pourrait accepter ou récuser selon son humeur ou son école, que la condition non fondatrice et pourtant absolue de la montée du phénomène vers sa propre apparition » (ÉD 30).

chè ou réduction. Très schématiquement, Husserl la concevait comme une mise entre parenthèses, une mise en suspens de la thèse du monde et de l'attitude naturelle, par quoi il devenait possible d'accéder au seuil de la phénoménologie, c'est-à-dire d'analyser ce qui se montre à une conscience dorénavant éveillée à sa propre nature intentionnelle. Par intentionnalité, rappelons-le, Husserl désignait l'essence de la conscience comme conscience de... En somme, la réduction, en suspendant tous nos pré-jugés, en ouvrant le champ illimité des vécus de conscience, nous permettait d'*apprendre à voir* le monde et la conscience tels qu'ils se montrent⁵. Elle représentait par conséquent aux yeux de Husserl le commencement de la science.

Marion, pour sa part, élève la réduction au rang de *principe* de la phénoménologie qu'il formule notoirement comme suit : « Autant de réduction, autant de donation » (ÉD 22). Seule la réduction permet l'apparition absolument incondionnée du phénomène. Marion qualifie ce principe de *dernier* pour deux raisons majeures : d'une part parce que la réduction abolit elle-même en quelque sorte sa prérogative, car elle n'énonce finalement que la *primauté absolue de la donation* ; d'autre part pour marquer sa différence par rapport à l'acception que le concept de principe a revêtu en métaphysique. La métaphysique est condamnable non pas d'avoir compris le principe comme une primauté, mais d'avoir mésinterprété cette primauté en termes de cause, de raison suffisante ou encore de condition de possibilité et d'avoir par le fait même obstrué l'apparaître du donné en tant que tel, de l'avoir toujours ramené à autre chose que lui-même⁶. Or, la phénoménologie, à condition qu'elle prenne le tournant vers la donation, dépasse la métaphysique, sans pour autant abandonner la dimension d'inconditionnalité et de profondeur spécifique à cette dernière⁷.

L'une des critiques récurrentes d'*Étant donné* porte justement sur l'obscurité de la réduction et tout particulièrement sur son statut épistémologique. Pour faire toute la lumière sur ce point, il faudrait bien entendu reprendre la critique du principe husserlien de l'intuition par le biais de laquelle Marion affermit sa propre conception de la réduction⁸. Il me semble néanmoins possible d'aller directement à l'essentiel. Comme Marion tient lui-même la réduction pour le nerf du *tournant* phénoménologique qu'il

5. « Il faudra, écrit Husserl, [...] des études spéciales pénibles pour se mouvoir facilement dans ce nouvel univers de pensée sans jamais retomber dans les anciennes attitudes et pour apprendre à voir, à distinguer, à décrire ce qui se trouve sous nos yeux » (*Idées directrices pour une phénoménologie* [dorénavant : *Idées*], t. I, Paris, Gallimard, 1950, p. 6). Sur la vision, cf. de plus HUSSERL, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 1989, p. 52.

6. « [...] la philosophie, dès lors qu'elle ne se résigne pas à rentrer dans le rang des sciences communes — [...] toutes également secondes — doit maintenir qu'elle revendique la primauté, ou du moins un certain type de primauté dans sa définition même » (Jean-Luc MARION, « L'autre philosophie première et la question de la donation », *Philosophie*, 49 [1996], p. 68).

7. Cf. par opposition, la « platitude » des conceptions nietzschéenne et husserlienne de l'apparaître, Jean-Luc MARION, *Réduction et donation*, Paris, PUF, 1989, p. 97.

8. Sur la critique du privilège accordé par Husserl à l'intuition comme « principe des principes » de la phénoménologie (HUSSERL, *Idées*, § 24), on consultera MARION, *Réduction et donation*, p. 21 et suiv. ; « Le phénomène saturé » dans *Phénoménologie et théologie*, présentation de J.-F. COURTINE, Paris, Criterion, 1992, p. 84 et suiv. ; ÉD, p. 19 et suiv. ; et enfin « L'autre philosophie première et la question de la donation », *Philosophie*, 49 (mars 1996), p. 75 et suiv.

veut entamer, il n'en faudra pas moins partir encore une fois de ce qu'il s'agit pour ainsi dire de retourner, soit la réduction chez Husserl.

Pour Husserl, la réduction n'est pas une opération exclusive. Elle ne réduit pas au sens où elle retrancherait de l'ensemble du monde une portion des phénomènes, pour ne conserver que les vécus de conscience ou encore le Je pur sur lesquels le phénoménologue fixerait son attention⁹. Au contraire, en *reconduisant* le regard sur l'immanence de la conscience, la mise entre parenthèses du monde *ouvre* au champ entier des phénomènes. Bref, dans la réduction, comme Husserl n'a de cesse de le répéter, rien n'a été retranché, le monde n'a pas disparu, mais il apparaît ou se donne désormais intégralement à titre de corrélat intentionnel, soit pourvu de l'indice d'un phénomène.

On voit que, par la réduction, l'accent est mis chez Husserl sur l'immanence de la conscience et, de là, sur les phénomènes. En revanche, Marion opère littéralement un tournant, en projetant l'immanence sur la donation qui se trouve du coup propulsée au rang d'acte (ÉD 42) ou d'événement (ÉD 58 et suiv.) d'une part et d'*index sui* (ÉD 44, 83) d'autre part. Ainsi, d'une opération de la conscience qu'elle était, la réduction devient maintenant ce qu'on pourrait appeler — pour conserver la même consonance spinoziste — un mode de la donation¹⁰. Elle en est même un mode exclusif, dans tous les sens du terme : « [...] sa fonction culmine dans un dégagement des obstacles à la manifestation » (ÉD 16)¹¹. Certes, le phénomène, en tant que tel, se donne toujours ; il n'y a rien qui ne se donne, pas même la mort (ÉD 84), affirme Marion. Mais, l'atout de la réduction consiste en ceci qu'elle s'efface pour laisser toute la place à ce qui se donne en elle. Le point de mire de la réduction est donc que le phénomène *se donne de lui-même et par lui-même*¹².

Il convient d'insister sur ce point. D'abord, dans ce nouveau contexte d'immanence où prend place la réduction, ce n'est plus tant la conscience qui donne, mais le phénomène qui *se donne*. Par ailleurs, il ne se donne pas tout simplement, mais bien en personne. Pour Marion en effet, seul le phénomène réduit est pleinement synonyme de phénomène. Il est un phénomène qui, par delà son apparence « commune » ou encore son défaut d'apparence, est reconduit à sa pure apparition. La réduction révèle donc le phénomène comme étant parfaitement inconditionné, et on pourrait

9. Comme Ricœur l'a fait remarquer, la détermination de la conscience comme un « résidu » (*Idées*, § 33) est malheureuse parce qu'elle fausse le sens de la réduction. Il s'agit toutefois d'un *apax*. Cf. *Idées*, note 4, p. 106 et introduction, p. XVI.

10. « La donation appartient moins à la phénoménologie, que la phénoménologie ne relève entière de la donation » (ÉD 42).

11. Cette phrase semble contredire notre propos : « [...] la donation n'offre pas seulement à la phénoménologie un concept parmi d'autres, ni même l'acte privilégié pour accéder à elle-même, elle lui ouvre aussi tout le champ de la phénoménalité » (ÉD 42). Mais une restriction la suit immédiatement : « Car rien n'apparaît qu'en se donnant au regard pur [...] ».

12. Cf. ÉD 102. Marion veut rendre justice à la définition du phénomène donnée par HEIDEGGER au § 7 d'*Être et temps*.

somme toute parler d'une réduction qui, plutôt que de s'exercer sur le donné, appartient à la donation au sens où le donné s'y soumet lui-même à une sorte d'épuration¹³.

On comprend maintenant mieux pourquoi la réduction revêt chez Marion un sens exclusif. Cette citation contient l'essentiel de sa pensée : « La réduction exerce ainsi parfaitement les deux sens que l'on peut y entendre : d'abord parce que la réduction *restreint* l'apparaître à ce qui en lui atteint à une véritable donation ; ensuite parce qu'elle *reconduit* l'apparaître qu'il s'agit de donner jusqu'à l'absolument apparaissant, le donné absolu » (ÉD 26, souligné par moi). À l'encontre de Husserl encore une fois, pour qui la réduction ouvre la totalité du champ phénoménal sans restriction, ni intention d'épuration, Marion assigne à la réduction la fonction d'étalonner le degré de phénoménalité des phénomènes et de discriminer les phénomènes qu'on pourrait qualifier d'authentiques des inauthentiques¹⁴. La réduction sépare, autrement dit, ceux qui donnent et ceux qui ne donnent pas vraiment : « La réduction exerce comme l'office d'un rabatteur du visible vers la donation [...]. La réduction mesure la teneur en donation de chaque apparence, en sorte d'en établir le droit à l'apparaître ou non » (ÉD 26).

La conséquence immédiate de cette réinterprétation de la réduction est double : premièrement réduction et donation deviennent des termes pratiquement interchangeables ; deuxièmement la réduction fait accéder la donation au rang d'absolu, de principe. Il s'agit comme on l'a mentionné plus haut d'un principe *dernier*, car il donne congé à la métaphysique, tout en parvenant à assurer au phénomène la primauté. On pourrait aussi bien le caractériser comme un anti-principe¹⁵ : « [...] la donation fixe pour principe précisément que rien ne précède le phénomène, sinon sa propre apparition à partir de soi ; ce qui revient à poser que le phénomène advient sans autre principe que lui-même. Bref, le principe, en tant que celui de la donation, laisse la primauté au phénomène — il ne s'agit donc pas tant d'un premier que d'un dernier principe » (ÉD 29)¹⁶.

L'infléchissement de la pratique méthodologique de la réduction vers l'auto-attestation, pourrions-nous dire, d'une réalité absolue et inconditionnée a de quoi susciter un doute chez le lecteur, quand même fût-il particulièrement sensible à cette dimension du don ainsi qu'à la tension essentielle en philosophie vers ce que Platon déjà nommait l'*anhypotheton*. Tandis que la position de Husserl, centrée sur l'immanence des vécus, semblait congédier par avance toute métaphysique « naïve », voilà

13. Il faut entendre « réduction du donné » autant au sens d'un génitif subjectif qu'objectif : « [...] la donation ne se réduit qu'à elle-même et s'exerce donc absolument » (ÉD 28).

14. On lit avec quelque surprise : « Toute l'entreprise husserlienne pourrait même se définir comme une classification des degrés de donation » (ÉD 45). Jean Greisch a excellemment soulevé le paradoxe qui s'imisce ici, en variant d'abord un mot d'Orwell : « "Tous les phénomènes sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres." Ou, pour exprimer la même idée dans un langage philosophique plus rigoureux, il s'agit de se demander, une fois accepté le privilège sans exception de la donation, si elle permet encore de différencier plusieurs types irréductibles de phénomènes » (cf. Jean GREISCH, « *Index sui et non dati* : les paradoxes d'une phénoménologie de la donation », *Transversalités*, 70 [avril-juin 1999], p. 40).

15. Par analogie à la réduction, décrite comme *contre-méthode* (ÉD 16).

16. Une citation de HUSSERL vient sanctionner cette affirmation : « [...] absolute Gegebenheit ist ein Letztes ».

qu'avec Marion la question du principe refait surface sous l'enseigne de la donation. La donation ne constitue-t-elle qu'un des avatars de la métaphysique, non seulement le dernier, mais aussi le plus voilé, dans la mesure où elle est réputée ne découvrir que le caractère donné du donné et ainsi échapper à toute transcendance métaphysique, voire à toute métaphysique de la présence ?

2) Ce soupçon d'une rechute dans la métaphysique peut d'ailleurs s'aggraver si l'on prend acte de la deuxième étape de la redéfinition de la phénoménologie. La première étape, nous l'avons vu, a consisté en une nouvelle fondation de la phénoménologie sur un principe dernier. Dans cette veine, la phénoménologie de Marion se présente pour ainsi dire comme la venue à soi de la phénoménologie. Mais Marion ne s'arrête pas là, puisqu'il entend de surcroît porter à terme l'institution husserlienne de la phénoménologie en philosophie première. On sait en effet que Husserl envisageait initialement la phénoménologie uniquement comme une *science rigoureuse* et qu'il en est venu plus tard, notamment sous l'influence de Descartes, à la concevoir comme une *philosophie première*¹⁷. La question de savoir si cette recherche d'un commencement absolu ne compromettrait pas irréparablement la phénoménologie transcendante avec la métaphysique ne doit pas ici nous retenir. Remarquons seulement que la pensée de Marion s'expose à cette contagion en ce qu'elle ravive la prétention d'accomplir cette philosophie première.

Il suffit en tout cas d'évoquer l'ambition de clôture, tant de la phénoménologie que de la philosophie tout entière d'ailleurs (dans la mesure où elle se confond avec l'histoire de la métaphysique), qui s'affiche ici pour faire sentir combien le soupçon d'une réassomption de la métaphysique peut peser lourd sur l'entreprise de Marion. Lui-même reconnaît du reste que la frontière entre la phénoménologie et la métaphysique passe non seulement à travers la phénoménologie (ÉD 9), c'est-à-dire à travers la donation, mais aussi qu'elle est flottante (ÉD 439).

Comme je l'ai mentionné au départ, mon but premier est d'examiner si la position de Marion est affranchie de la métaphysique et de la théologie. Or puisqu'une pensée doit être jugée avant tout selon la propre règle qu'elle impose, la tâche consistera à vérifier si la perspective de la donation accorde véritablement son plein droit au phénomène et marque ainsi une avancée de la phénoménologie. En anticipant la discussion ultérieure, je signale que la réponse à laquelle nous parviendrons est négative. Parmi toutes les raisons qui pourraient être convoquées, deux m'apparaissent prépondérantes.

1. La donation s'établit sur une disqualification de l'intentionnalité qui a pour effet de réduire le phénomène à deux extrêmes intenables : ou bien le phénomène s'identifie à un pur immédiat, une donnée au sens le plus positiviste du terme, ou bien au contraire à un auto-être, un « soi » (ÉD 9) qui usurpe en quelque sorte la prérogative du sujet.

17. Cf. HUSSERL, *Philosophie première*, Paris, PUF, 1972 ; et *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin, 1996, p. 17 et suiv.

2. La donation n'accorde en réalité un plein droit à l'apparaître qu'à certains phénomènes d'exception et elle déprécie tous les autres, les phénomènes mondains, au rang de phénomènes de « droit commun ». N'apparaissent en effet vraiment que les phénomènes que Marion nomme saturés et qui sont au nombre de trois : l'événement historique, l'art, notamment sublime, et enfin le Christ appréhendé comme « le phénomène des phénomènes ». La conception de Marion abrite ainsi un dualisme entre l'être par soi et les apparences qui est tout à fait métaphysique, voire théologique dans la mesure où il rétablit le paradigme de l'immanence¹⁸. On pourrait en gros lui faire la même critique que celle adressée par Adorno, dans la *Dialectique négative*, à l'incantation heideggerienne de l'être, tant l'être et la donation se ressemblent. Les deux serviraient à combler un besoin ontologique en rétablissant un « premier », un originaire, un immédiat par delà toute médiation (langagière, subjective, historique, etc.). Cela aboutit à la position d'une immanence qu'Adorno qualifie de mythique, car elle s'instaure sur la négation de l'étant, du différent. Bref, la mythologie de l'être reviendrait avec Marion sous la forme de la donation.

II. LE PLI DE LA DONATION ET LE RETOURNEMENT DU SUJET

Explorons maintenant plus à fond le concept de donation. Marion se plaît à citer un mot du jeune Heidegger qui exprime l'axe principal de son propre questionnement : « Que veut dire “donné”, “donation” (*Gegebenheit*) — ce mot magique de la phénoménologie et la “pierre d'achoppement” pour les autres ? » (ÉD 30). En fait, ce mot de Heidegger pourrait bien avoir ici valeur d'oracle. Nous verrons en effet que l'interprétation de Marion se meut littéralement dans un univers voisin de la magie et qu'elle produit par là même sa propre pierre d'achoppement.

Marion a développé son concept de donation sur la base d'une interprétation de la notion de *Gegebenheit* telle qu'on la retrouve notamment dans un cours de 1907 de Husserl intitulé *L'idée de la phénoménologie*. Le premier, Dominique Janicaud a objecté à juste titre que la traduction de *Gegebenheit* par donation est erronée : non seulement elle est fautive du point de vue de la langue, mais elle est également abusive du point de vue husserlien. Car, contrairement à la formidable extension qu'elle reçoit chez Marion, la notion husserlienne de *Gegebenheit* n'a guère voulu dire autre chose que le fait d'être donné (*gegeben*) à la conscience. Il faut donc se rabattre sur le sens que Marion tente lui-même de prêter à la donation.

Ce qui frappe avant tout le lecteur, c'est l'extrême équivocité de ce concept que Marion juge quant à lui essentielle et non préjudiciable. On peut résumer en disant que la donation joue aux deux bouts de cet événement qu'est la phénoménalité. Elle désigne d'une part l'acte lui-même, le *se donner*, et, d'autre part, le fait, le *donné* lui-même qui se donne et qui forme un *don*. À l'objection voulant que la donation redouble ou surdétermine inutilement le donné, Marion rétorque qu'il est impossible de penser un donné sans donation, pas plus qu'il n'est possible pour un donné d'être

18. Cf. les remarques d'Emmanuel GABELLIERI, « De la métaphysique à la phénoménologie : une “relève” ? », *Revue philosophique de Louvain*, 94 (1996), p. 640 et suiv.

donné sans donation. Tout donné s'impose à moi et donc surgit de manière imprévisible, indépendamment de moi (ÉD 93, 96, 174). De plus, poursuit-il, si la donation, le surgissement du donné, paraît surajouté au donné, si, en d'autres termes, le *se* donner semble uniquement redoubler le *se* montrer, c'est que la donation est toujours recouverte par le donné lui-même (ÉD 100). En raison de ce recouvrement, Marion articule le rapport donation/donné en termes de pli, un pli qu'il attribue indifféremment tantôt au donné, tantôt à la donation. « Tout donné manifeste la donation, parce que le processus de son événement la déplie » (ÉD 96). Mais si la donation se déplie dans le donné, elle n'en reste pas moins un invisible de principe, l'inapparent irréductible à l'apparent et dissimulé par lui.

Ce pli ne détermine cependant qu'un des aspects de la donation, car la donation implique aussi une donation à..., donc le pôle de la conscience auquel le donné se donne et qui sera rebaptisé par Marion du nom de l'adonné¹⁹. Marion relie ainsi l'ambiguïté de la donation à la dualité inhérente au phénomène, tel que ce dernier est présenté par Husserl notamment dans la *Krisis*. Le phénomène y est décrit en effet comme possédant deux faces : celle de l'apparaître, c'est-à-dire la conscience, et celle de l'apparaissant, c'est-à-dire le donné en tant que tel (cf. ÉD 33-34, 101). Pour Husserl, ces deux faces sont inséparables : elles forment une corrélation²⁰.

La mise en relation du pli donné/donation avec le couple apparaître/apparaissant va permettre à Marion de réarticuler la corrélation entre ces derniers en termes de donation. Le déplacement qui en résulte est indiqué dans le passage suivant : « [...] elle seule [la donation] peut investir les modes d'apparaître d'une dignité phénoménologique suffisante pour qu'ils assument le rôle des apparitions d'un apparaissant, bref pour qu'ils donnent l'objet apparaissant » (ÉD 34).

Qu'est-il advenu ? Le couple apparaître/apparaissant a cédé la place au couple apparence/apparition²¹. Le mobile qui préside à ce déplacement ressort nettement, si on reformule le passage cité précédemment sous la forme d'une question : comment les modes d'apparaître peuvent-ils assumer le rôle des apparitions d'un apparaissant ? En d'autres termes, comment l'apparence (le donné à ma conscience) peut-elle se muer en apparition ?

Nous parvenons ici au point où se dévoile et se décide à la fois l'enjeu fondamental du projet de Marion, celui de l'accès du phénomène à sa propre manifestation ou encore, dit autrement, celui de l'apparition de la chose même au sein de sa propre apparence. La pensée de Marion me semble en effet tourner autour d'une remise en

19. « [...] si l'on admet que [se] donner implique de donner à..., et qu'en phénoménologie il s'agit aussi de donner à voir à..., comment la donation pourrait-elle donner un donner, sans le lui faire voir, donc sans l'adresser à quelque instance comme une "conscience" ? » (ÉD 101).

20. Cf. HUSSERL, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, § 48, p. 188. La note autobiographique de la p. 189 témoigne de l'importance de la corrélation aux yeux de Husserl : « La première percée de cet *a priori* corrélationnel universel de l'objet d'expérience et de ses modes de donnée (tandis que je travaillais à mes *Recherches logiques*, environ l'année 1898) me frappa si profondément que depuis le travail de toute ma vie a été dominé par cette tâche d'élaboration de l'*a priori* corrélationnel » (cf. la présentation de J.-F. COURTINE, dans *Phénoménologie et théologie*, p. 9-10).

21. Suivant Michel Henry, Marion utilise aussi parfois le terme de manifestation.

question de ce qui pour Husserl avait la valeur d'une donnée dernière, irréductible, à savoir la corrélation. Si cela est juste, cela signifie que Marion reprend à sa base le problème dont la solution avait provoqué rien de moins que la percée de la phénoménologie. Dans la préface de la première édition des *Recherches logiques*, Husserl l'identifiait comme celui du « [...] rapport entre la subjectivité du connaître et l'objectivité du contenu de la connaissance²² ».

Reformulé en ces termes traditionnels, l'enjeu de la phénoménologie de la donation se définit donc comme une réinterprétation du rapport sujet/objet. L'objectif principal de Marion, nous le savons, est d'accorder un plein droit à la phénoménalité de l'objet. Or l'atteinte de cet objectif doit passer essentiellement par la dépossession du sujet. Marion tient en effet le Je transcendantal pour le dernier principe de la métaphysique avec lequel, de ce fait, il est nécessaire d'« en finir ». Or pour y arriver, il ne faut pas « [...] le détruire, mais le renverser — le retourner. Il se pose comme un centre : on ne le lui contestera pas ; mais on lui contestera le mode d'occupation et d'exercice du centre qu'il revendique [...] ; on lui opposera qu'il ne tient pas ce centre, mais qu'il s'y tient seulement comme un allocataire placé là où se montre ce qui se donne [...] » (ÉD 442).

La question de savoir s'il y a ou non rechute dans la métaphysique chez Marion coïncide enfin avec celle du retournement du sujet. Il faudra examiner maintenant comment Marion tente d'y parvenir.

III. LA MISE EN SCÈNE DE SOI DU PHÉNOMÈNE

Il convient tout d'abord de revenir sur le thème de la corrélation. Pour Husserl, cette corrélation est due à l'intentionnalité de la conscience. La conscience se dépasse en effet toujours vers quelque chose dont elle se distingue. Elle est, pour reprendre l'heureuse expression de Ricœur, « [...] ce paradoxe d'une immanence qui est un éclatement vers une transcendance²³. » Marion estime pour sa part que cette affirmation d'une transcendance émanant du sein même de la conscience n'apporte que la nomination du problème, non pas sa résolution²⁴. L'objection qu'il adresse à Husserl, et qui me semble varier celle, plus courante, du solipsisme, pourrait être formulée comme suit : la corrélation n'explique pas comment la conscience peut donner lieu à une réelle apparition au lieu d'avoir uniquement affaire à une apparence, c'est-à-dire ultimement à une simple image d'elle-même. Ainsi, pour résoudre le problème du rapport à l'autre, Marion renverse la prérogative de l'intentionnalité en l'attribuant à la donation. Bref, l'effet d'une transcendance dans l'immanence échoit désormais entièrement à la donation (ÉD 39). C'est seulement parce que quelque chose se donne que « [...] l'apparaître à la conscience parvien[t] à y mettre en scène une « chose »,

22. HUSSERL, *Recherches logiques*, t. I, Paris, PUF, 1994, p. IX.

23. Paul Ricœur, *À l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1986, p. 55.

24. « Mais cette formule paradoxale nommerait seulement la difficulté, sans la résoudre, si elle ne s'appuyait sur la donation propre à ce qui apparaît » (ÉD 40).

l'apparaissant irréductible à la conscience, qui ne s'y donne qu'autant qu'il s'en distingue [...] » (ÉD 37).

On peut se montrer surpris de cette solution puisqu'elle ne fait que déplacer le problème du rapport à l'autre. Marion transfère tout le poids de la relation sujet-objet sur l'objet lui-même, ce qui entraîne à rebours la réduction du sujet non seulement à un sujet psychologique, mais aussi à une pure passivité : à un écran ou une surface sans profondeur (ÉD 101). Ce simple renversement appelle notamment deux critiques. D'abord le problème posé par Marion procède d'une interprétation trop restrictive de l'intentionnalité en termes de représentation. Cela a pour effet majeur de reléguer la relation à l'autre dans un cadre étroitement épistémologique²⁵ et surtout d'enfermer la conscience intentionnelle en elle-même, dans des apparences, des images (cf. ÉD 38) qui font écran devant les choses elles-mêmes. Son regard est toujours impur. De plus, la primauté pour ainsi dire sans partage de la donation semble confiner à une position ultra-réaliste, voulant que la conscience soit un « miroir de la nature²⁶ » et n'ait affaire qu'à un pur donné.

En définitive, tout se passe comme si, par désir de préserver à tout prix la pureté du phénomène et de se trouver en sa présence, Marion était contraint de refuser toute médiation, voire de nier la conscience elle-même. Cet effacement paradoxal de la médiation, au lieu d'ouvrir le champ de la phénoménalité, le restreint au contraire à quelques expériences des phénomènes soi-disant saturés, les événements historiques, l'art et la Révélation. Mais il y a un autre problème, plus fondamental encore. Comme nous l'avons mentionné plus haut, le type d'expérience qui se voit dès lors sollicité ressortit à l'univers de la magie.

Pour saisir ce point, il importe de se pencher à nouveau sur la réduction, car c'est ici que se joue le fameux retournement du sujet qui décide en dernière instance du projet de Marion. Grâce à la réduction en effet, l'écran qui caractérise jusque-là la conscience se retourne. Le masque de l'apparence²⁷ se renverse en véritable apparition (ou donation) : « [...] la donation éclate parce que l'apparaître de l'apparence se fait l'apparaître *de* l'apparaissant [...] » (ÉD 39).

Nous avons vu plus haut que la réduction est ordonnée au plan d'immanence de la phénoménalité. Cela implique que son opération ne doit introduire aucune extériorité, ni, pour paraphraser Marion, offusquer le *se* donner du phénomène lui-même. Littéralement, le phénomène doit non seulement apparaître, mais bien monter jusqu'à

25. Dans le même ordre d'idées, Ricœur a insisté sur la différence principielle qui distingue la relation épistémologique entre question et réponse et la relation spécifiquement religieuse entre appel et réponse qui, *bien qu'intentionnelle*, en raison de l'excès de l'appel, n'est pas menacée par l'écueil de la représentation. Elle implique par ailleurs une dimension herméneutique que la recherche, chez Marion, d'une « immédiateté nue » exclut. Cf. Paul RICOEUR, « Expérience et langage dans le discours religieux », dans *Phénoménologie et théologie*, p. 15-19.

26. Cf. ÉD, p. 101, 320 et p. 36, note 2 : « [...] la donation recouvre d'autant mieux "en quelque manière toutes choses", qu'elle s'exerce toujours par la noétique, qui, selon Aristote, ne connaît qu'*en s'assimilant* [...] » (souligné par moi).

27. « L'apparence ne masque plus l'apparaissant, elle lui donne son propre aspect pour qu'il puisse apparaître » (ÉD 39).

sa donation en chair et en os. Marion appelle la réduction à « provoquer » cette apparition :

[...] il faut la faire pour la défaire et laisser se faire l'apparition de ce qui *se* montre en elle, mais finalement sans elle. Ou plutôt, la réduction ouvre le spectacle du phénomène d'abord comme un metteur en scène omniprésent, pour le continuer comme une simple scène, nécessaire certes, mais oubliée et indifférente ; en sorte qu'à la fin, le phénomène occupe à ce point la scène qu'il la résorbe en lui et ne s'en distingue plus — auto-mise en scène. La réduction s'accomplit exactement avec ce tournant (ÉD 17)²⁸.

La réduction est comparée à un metteur en scène qui, bien qu'il tire les fils, disparaît au moment de la scène proprement dite, au moment du drame : au bénéfice de la propre mise en scène de soi (ÉD 37, 63) du phénomène. Deux traits solidaires l'un de l'autre ressortent ici nettement. D'abord l'absence d'acteur ou encore, dit de manière non métaphorique, l'absence de médiation. Ensuite le caractère autonome du phénomène. Mais alors, comment s'effectue le passage de la mise en scène de la réduction à la mise en scène de soi du phénomène ?

Je ne vois qu'une seule réponse à ce paradoxe. Ce n'est pas un hasard si le vocabulaire utilisé par Marion appartient au registre de l'esthétique, plus précisément encore à celui, indissociablement religieux à l'origine, du théâtre. Le ressort de cette mise en scène devrait être qualifié non de phénoménologique, mais plutôt de mimétique et ce, au sens archaïque du terme. En effet, le fait mimétique originaire ne consiste pas en une imitation, laquelle laisse subsister un rapport d'extériorité entre celui qui représente et le représenté lui-même. Il se caractérise plutôt en ceci que le prêtre ou le sacrifié sont absorbés dans la propre apparition de la divinité. Le dieu n'est pas représenté, mais c'est lui-même qui apparaît, qui se présente en personne. Bref, le fait mimétique originaire doit être compris comme l'événement d'une pure présentation de soi²⁹. La violence mimétique originaire va même jusqu'à imprégner la langue de Marion : « [...] l'apparaître doit ainsi se soustraire (sinon toujours contredire) l'impérialisme des conditions a priori de la connaissance en obtenant de l'apparais-

28. Il poursuit : « La méthode phénoménologique prétend donc déployer un tournant, qui va non seulement de démontrer à montrer, mais de montrer comme un *ego* met en évidence un objet, à laisser *se* montrer une apparition dans une apparence : méthode de tournant, qui tourne contre elle-même et consiste en ce retournement lui-même — contre-méthode » (ÉD 17).

29. Cf. H.G. GADAMER, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1996, p. [118], 131 et mon article « La théorie gadamérienne de la mimésis », *Laval théologique et philosophique*, 53, 1 (1997), p. 27-41. Remarquons que la proposition d'E. GABELLIERI, destinée à remédier à l'écart qui se creuse chez Marion entre les phénomènes, s'énonce dans un registre sémantique voisin de celui exhumé par Gadamer : « Et pour développer une telle phénoménologie attentive aussi bien à l'unité qu'à la distance existentielle de l'être et de l'essence, ne se pourrait-il pas que, par exemple, la médiation platonicienne de la participation et des *metaxu*, la thématique aristotélicienne de l'acte et de la puissance, la distinction thomiste de l'essence et de l'existence, offrent ici plus de ressources oubliées (si elles sont libérées de leurs pesanteurs historiques), que l'opposition qui risque d'être stérile et suicidaire entre eidétique et hylétique, objectivité et archi-phénoménalité, être et au-delà de l'être ? » (« De la métaphysique à la phénoménologie : une "relève" ? », p. 644). Enfin, COURTINE apporte un témoignage indirect de la présence de cette dimension mimétique, lorsqu'il souligne « [...] que la visée fondamentale de la phénoménologie en son principe, celui de l'absence de présupposition [...] renvoie en réalité à l'expérience plus ancienne des hiérophanies ou des théophanies dont la phénoménologie garderait une secrète nostalgie quand elle rêve tout haut d'un "retour aux choses mêmes", telles qu'elles apparaissent en vérité » (*Phénoménologie et théologie*, p. 13-14).

raissant qu'il force l'accès à la scène du monde, avançant en personne sans doublure ni représentant [...] » (ÉD 101).

On peut se demander si l'assimilation de la réduction à la donation ne reconduit pas à une conception archaïque de la *mimèsis* et on doit conclure que le tournant vers la donation s'avère métaphysique, voire théologique. Non seulement la donation possède-t-elle la structure d'une épiphanie, mais aussi et surtout elle induit un régime d'immanence qui, en définitive, ne laisse plus subsister aucune différence. Au lieu de participer à et de ce qu'il présente, sans jamais s'y identifier totalement, le sujet devient chez Marion le réceptacle passif de ce qui se donne et qui l'annule de sa présence. Ce renversement dans une reprise de la présence pleine nous rappelle en somme que la phénoménologie, pour accorder une primauté à ce qui se donne, ne peut éliminer l'intentionnalité, quitte à devoir réviser de fond en comble son caractère trop étroitement intuitif chez Husserl. L'autre reste insaisissable, même dans l'immanence.